

2683(B)

NOTICE

SUR

UN MANUSCRIT D'HARIGER ET D'ANSELME,

CONSERVÉ

A L'ABBAYE D'AVERBODE;

PAR M. GODEFROID KURTH,

Professeur à l'Université de Liège.



des principales sources historiques de sa patrie, il se trouva en présence d'une foule de rédactions différentes de Gilles d'Orval. Laquelle choisir ? Il se crut trop heureux lorsqu'il découvrit, à l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, le manuscrit autographe du moine chroniqueur : il pouvait écarter désormais un grand nombre de textes divergents. Mais ce n'était là que la moitié de la besogne : car l'Hariger et l'Anselme qui figuraient en tête de ce manuscrit étaient manifestement altérés, et il s'agissait de retrouver leur texte authentique. Ici, le savant tréfoncier de Liège semble avoir perdu courage. Soit qu'il n'ait eu entre les mains aucun manuscrit qui ne contint en même temps la continuation de Gilles d'Orval, soit que, s'il en possédait, aucun ne lui ait inspiré de la confiance, il se contenta de sa première découverte. Recourant à ses seules lumières pour discerner, dans le manuscrit de Saint-Hubert, ce qui était d'Hariger ou d'Anselme, et ce qui appartenait à Gilles, il publia, de nos deux plus anciens historiens, un texte ainsi révisé par lui, et où l'on comprend que l'arbitraire doit avoir joué un grand rôle. Pourtant ce fut ce texte privé de tout caractère de certitude scientifique, qui servit de point de départ aux travaux des premiers érudits liégeois, les jésuites Fisen et Foullon, et l'histoire traditionnelle du pays de Liège, telle qu'aujourd'hui encore elle est racontée dans la plupart des manuels, ne repose pas sur une base plus solide.

Au xviii^e siècle, les bénédictins Martène et Durand, auteurs de l'*Amplissima Collectio*, furent plus heureux. Ils avaient trouvé, et ils publièrent un texte d'Anselme seul, qui, s'il contenait encore bien des leçons vicieuses, était exempt au moins de lacunes et d'interpolations. Malheureusement, le xviii^e siècle n'était pas le temps des fortes

études, et la publication des deux savants français passa pour ainsi dire inaperçue dans notre pays. De nos jours, l'Allemagne, après la France, a repris un travail qui intéresse à un si haut point la Belgique, et le texte d'Anselme, joint à celui d'Hariger, a été publié de nouveau dans le vii^e volume des *Monumenta Germaniae Historica*. Des circonstances particulières ont fait que l'Allemagne se trouve en possession d'une foule de manuscrits d'origine belge, et des plus précieux pour l'étude de notre histoire nationale : pour Hariger et Anselme notamment, elle possède le manuscrit le plus ancien, celui de Wolfenbüttel qui remonte jusqu'au xi^e siècle. Deux autres manuscrits, du xii^e siècle, et qui, comme le précédent, avaient échappé aux bénédictins, sont conservés l'un à Paris, l'autre à Middelbourg, et celui qui avait servi à l'édition de l'*Amplissima Collectio*, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de la Haye. Tous les quatre sont rangés dans une même famille par M. Koepke, qui a soigné l'Anselme et l'Hariger des *Monumenta*; ils forment le groupe A, qui comprend les meilleurs textes consultés par l'éditeur allemand. Les groupes B, C et D contiennent un grand nombre d'autres manuscrits moins recommandables, dont plusieurs appartiennent à des bibliothèques de notre pays. Tous ont été consultés; les écrits que Hariger avait utilisés, souvent même cités ou copiés, ont été également confrontés avec le texte, et, après cette minutieuse étude, on pouvait se croire arrivé à une certitude aussi grande que possible.

Le manuscrit que j'ai découvert à l'abbaye d'Averbode vient renverser cette supposition; en montrant que désormais nous serons dispensés d'aller chercher en Allemagne le meilleur texte de nos deux historiens nationaux. Ce précieux volume, qui porte le n^o xii des manuscrits de la

belle bibliothèque d'Averbode, n'est, il est vrai, qu'une copie du xvi^e siècle, comme une simple inspection du caractère le fait voir, mais cette copie a été faite sur un manuscrit excellent — je n'ose dire le texte original d'Anselme lui-même — supérieur à tous ceux qui ont été consultés par M. Koepke. Il contient 117 pages de papier petit in-folio, d'une écriture assez serrée mais fort lisible, et présente cette particularité intéressante qu'on a conservé en marge la pagination du manuscrit sur lequel il a été copié : en général une page de la copie en contient trois de l'original, ce qui fait supposer que celui-ci était un petit in-quarto, et son texte écrit en grands caractères du x^e siècle. Une main qui, sans être celle du copiste, semble pourtant contemporaine, a révisé soigneusement la copie sur l'original, lequel a donc dû se trouver encore à cette époque en la possession du réviseur (1). Ces révisions, le plus souvent, ne portent que sur des mots écrits en abrégé dans la copie, et que l'autre main, en marge ou au-dessus, reproduit en entier; d'autres fois, mais plus rarement, sur des mots que le copiste avait omis et laissés en blanc, sans

(1) La preuve que c'est d'après l'original, et non d'après un autre manuscrit que la révision s'est faite, c'est que le réviseur constate parfois une particularité de l'original. Ainsi p. 21 le copiste avait écrit ces lignes (Hariger, chap. XXV, Lamentations du peuple sur le départ de saint Servais) : *O o nomen quod semper prae te ferebas pastoris, malle te pro tibi commissis quam oves gregis tui exponeres dilaniantibus lupis!* Le réviseur écrit en note après *malle te* : *hic aliquid est deletum, unde etiam sensus non videtur constare.* Or tous les autres MSS. portent *malle te occumbere*, ce qui est la leçon véritable; si donc le réviseur avait corrigé d'après l'un d'eux, il aurait simplement suppléé le mot omis comme il fait dans les autres cas, mais ici il ne le fait pas parce que l'original qu'il avait sous les yeux manquait lui-même de ce mot, ce qu'il indique par *hic aliquid est deletum.*

doute parce qu'il ne savait pas les lire, et que l'autre main avait écrits. Il est rare que la seconde main corrige une vraie faute de la première, qui en commet généralement fort peu.

Comme je l'ai dit plus haut, l'écriture de ce manuscrit est du xvi^e siècle et ne peut pas remonter plus haut; il serait impossible aussi de la faire descendre plus bas, parce que sa date est fixée de plus par une preuve extrinsèque. En effet, à la première page, au-dessus de l'en-tête, on lit cette ligne d'une écriture tremblante qui accuse la main d'un vieillard, la même peut-être qui a révisé le texte :

Est Rolandi Ruyte prioris cathenæ leodiensis.

Et au-dessous, cette autre ligne d'une écriture plus forte et irrégulière :

Nunc Petri Orani ex donatione D. prioris ad cathenam, qui morbis obiit.

Ce Roland Ruyte, qui en 1575 avait succédé à Martin Huberti comme curé de Mettecoven, avait résigné sa cure en 1579 pour devenir prieur de l'hôpital de la Chaîne à Liège. Roland Ruyte vivait encore en 1592, c'est-à-dire à une époque où l'hôpital Saint-Mathieu à la Chaîne venait d'être soustrait à sa destination primitive pour servir de local au séminaire récemment érigé par Ernest de Bavière, conformément aux décrets du Concile de Trente (1). Parmi

(1) Sur Roland Ruyte, sur l'hôpital Saint-Mathieu à la Chaîne, sur l'érection du séminaire de Liège, voir M. l'abbé Daris, *Notices sur les églises du diocèse de Liège*, t. I, pp. 4 et suivantes, et t. III, p. 85. Cet érudit écrit *Roland de Ruyts*. Pourtant c'est bien *Rolandi Ruyte* que je lis dans mon manuscrit.

R. Ruyte semble avoir aimé les livres de la bibliothèque de l'Université il y a un *Placentius* (années 1529) qui lui appartenait : au bas de la première page il a mis son nom, on l'en reconnaît immédiatement son écriture :

R. Ruyte Prior Cathenæ

Le livre passa ensuite aux jésuites, comme se porte l'inscription en latin sur celle-ci : *Collegii Societatis Jesu Leodii*. Le livre est inséré de page 114 de la bibliothèque de la ville de Liège.

les premiers professeurs qui enseignèrent dans cet établissement, on cite François Oranus, frère de Pierre Oranus dont le nom figure sur notre manuscrit, et Chapeville, l'éditeur des *Gesta Pontificum*. Comment se fait-il que, professant tous les jours dans la maison même où demeurait Roland Ruyte, et devant s'enquérir avec soin de tous les manuscrits qui auraient pu lui être utiles, Chapeville n'ait eu aucune connaissance de celui qui appartenait à l'ex-prieur ? N'avait-il absolument pas de rapports avec celui-ci, ni avec François et Pierre Oranus, ou bien encore ce chercheur consciencieux n'aurait-il pas su apprécier la valeur du texte qu'il avait sous les yeux ? Quoi qu'il en soit, la précieuse copie resta ignorée jusqu'à nos jours, bien que plus d'une fois le hasard semble s'être complu à la mettre en quelque sorte sous la main des érudits. Je ne sais comment elle entra à l'abbaye d'Averbode, et les recherches que j'ai faites pour le découvrir sont restées jusqu'à présent infructueuses (1). Y était-elle au XVIII^e siècle, en 1775, lorsque Desroches passant à Averbode se fit montrer les manuscrits de l'abbaye par le bibliothécaire, Trond Salé ? Il est probable que oui, car la bibliothèque d'Averbode ne doit pas avoir eu le temps de s'enrichir beaucoup de 1775 à 1794 : mais Desroches ne s'est occupé

(1) Pierre Oranus vécut jusqu'en 1618. De ses deux fils, ce fut sans doute l'aîné et le plus lettré, François, trésorier de Liège et archidiaque de Campine, qui hérita de sa bibliothèque. François, qui mourut en 1656, légua tous ses livres aux trois fils de sa sœur Marie, avec cette clause : *volo ut libraria mea remaneat inter eos indivisa et ad ultimo superiorum devolvatur, cui cura erit de eâ et illius integra conservacione cogitare*; mais si l'un d'eux devait devenir chanoine de Saint-Lambert, il aurait la jouissance exclusive de la bibliothèque. (Archives de l'État, à Liège.)

(a) Sigebertum monachum de ejusdem B. martyris gestis ut ipse proficitur scribentem, si mihi referre liceat, libenter amovissimum; longe ab opinione eorum alienus qui sacros veterum scriptorum labores boni publici causâ susceptos, domi quasi carcere clausos retinent, et privatae suae vel curiositati vel vanae et privatae gloriae vel invidiae et pravo genio servientes, a tuncis corroditi et perire volunt: sigibidem sapientia absconsa et thesauri invidi quae utilitas in utroque? (Chapeville t. I p. 317 préf. aux 4 biographies de S. Lambert) Qui sait s'il n'y a pas

que des chroniques non imprimées, et pour cette raison sans doute il n'aura pas même parcouru notre manuscrit (1). De notre temps, le premier qui l'ait examiné est dom Pitra. Parlant de la légende sur Notger et sur Chèvremont, qu'il attaqua avec beaucoup de raison dans le premier volume du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, il signala l'absence de cette légende dans les meilleurs manuscrits d'Hariger et d'Anselme, et notamment, disait-il, dans une copie d'un ancien manuscrit conservée à Averbode, et digne, selon lui, d'être examinée un jour avec attention. Quelques années après, en 1856, M. Borgnet, chargé par le gouvernement de rechercher les documents inédits, utiles à l'histoire nationale, qui pouvaient se trouver dans des bibliothèques privées, alla visiter la belle bibliothèque d'Averbode. Il donna, dans le *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire* (2), une indication rapide des manuscrits, et désigna entre autres le MS. n^o XII — c'est le nôtre — mais en se contentant de reproduire la note de dom Pitra, et sans en faire l'examen, sans doute parce que lui aussi ne recherchait que des textes non encore imprimés. Guidé par la note de dom Pitra, et frappé de ne pas trouver le MS. d'Averbode renseigné parmi ceux qui ont servi à composer l'édition des *Monumenta*, je me rendis moi-même à Averbode, et une rapide inspection m'eut bientôt convaincu que l'édition d'Hariger et d'Anselme était à refaire. M. l'abbé d'Averbode, qui m'avait accueilli

(1) Voyez sur les MSS. d'Averbode au temps de Desroches une note de celui-ci, publiée et expliquée par M. L. Galesloot dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, t. XVIII, pp. 187 et suivantes.

(2) Deuxième série, t. VIII, p. 422.

avec une hospitalité cordiale, a bien voulu me permettre d'emporter le manuscrit, et c'est grâce à son obligeance ainsi qu'à son zèle pour la science historique, que j'ai pu collationner entièrement le texte encore inconnu sur celui de M. Koepke.

Tout d'abord je constatai que le MS. d'Averbode était étroitement apparenté avec les quatre qui composent la famille A, mais en même temps je remarquai que dans des cas assez nombreux il présentait des variantes que je ne retrouvais dans aucun des textes actuellement connus. C'était la valeur et l'authenticité de ces leçons qu'il s'agissait de vérifier; or, non-seulement elles offraient le plus souvent une latinité beaucoup plus correcte et plus pure, mais bien des fois elles rendaient intelligibles des passages qui jusqu'à présent n'étaient qu'un vrai galimatias, et souvent même elles se trouvaient d'accord avec des ouvrages que Hariger avait consultés et copiés pour faire sa chronique, et dont le texte pourtant présentait des divergences avec les citations de cet historien. Ces trois espèces de témoignages, appuyés les uns sur les autres et se confirmant mutuellement, constituaient un ensemble de preuves extrinsèques et intrinsèques qui satisfont aux lois les plus rigoureuses de la critique. Sans vouloir les détailler toutes par le menu, je me contenterai d'en indiquer assez pour convaincre le lecteur, à la fois de la supériorité de ce MS., et de l'intérêt qu'il y aurait pour la science historique à ce qu'il fût publié.

Voici d'abord, pour commencer par les preuves extrinsèques, une Vie de saint Servais conservée à la bibliothèque de l'université de Liège, n° 260 (nouveau 107). Ce n'est qu'un fragment, il est vrai, mais il remonte jusqu'au

xi^e siècle, peut-être jusqu'à la fin du x^e; M. Koepke, avec raison, en vante beaucoup la pureté de texte; il croit même que cette biographie est antérieure à saint Grégoire de Tours, quoique, d'après moi, il ne soit pas difficile de prouver que c'est au contraire le récit de ce dernier qui a servi de base à la *Vita Servatii*. Toujours est-il que Hariger, qui est peut-être lui-même l'auteur de cette biographie, l'a reproduite textuellement dans ses chapitres 20 à 28. Or, il se trouve que tous les textes connus d'Hariger présentent de fréquentes divergences avec le MS. de Liège; tandis que celui d'Averbode est presque chaque fois d'accord avec lui contre tous les autres. L'authenticité et la date de la *Vita Servatii* étant établies, le MS. d'Averbode, qui s'en rapproche le plus, a donc une supériorité incontestée sur les autres, sans tenir compte de l'excellence des leçons elles-mêmes, qu'on peut vérifier texte en main d'après le tableau suivant.

Leçons du MS. d'Averbode et de
la VITA SERVATII.

Leçons des autres MS. d'Hariger.

Hariger :	
20. Idcirco nec satis faciles laboraverint.	Idcirco auditu faciles laboraverunt.
pro pietate. (Leçon adoptée par Koepke, et qui se trouve aussi dans Chapeville.)	proprietate.
22. perfundens.	profundens.
quoquomodo. (Se trouve aussi dans la <i>Vita Servatii</i> comme correction marginale).	quomodo.
ut saltem.	ut salutem.
23. ... es transferenda quia in te est inventa justicia. Jam inquam ad patres tuos es colligenda. (Reçu par Koepke.)	(manque).

25. possim de eis aliquos ad te. igitur et. Servatio flebiliter. irrugit. seque post. (Reçu par Koepke.) faciendum quidque. commoriendo tibi. saltem hâc. ingeminantium. peraccedens.	possim ad te. ergo. Servatio. irrugit. seque per. faciendum quidve. commoriendo. saltem his (d'autres <i>hic</i>). ingeminantius. accedens. interfecere.
26. interfecerunt. et in Vinetia. (MS. d'Averbode.) et in Venetia. (<i>Vita Servatii</i> .)	et Vinetia.
27. repromissionem. jam enim ab alto.	promissionem. jam enim ablato.
28. subruebantur. sanctae dei genitricis. honorificum (1).	subruebant. sanctae theoticos. honorificatum.

En continuant cette comparaison avec plusieurs autres sources d'Hariger, on arriverait à des résultats analogues; je passe aux preuves intrinsèques, et je citerai ici les principaux passages qui montrent l'importance du nouveau MS.

Hariger ch. I (MS. d'Averbode) : Magnas in difficillimi operis cursu vires amicitiae contemplatio supplet, et placere *cupientibus* multa saepe rerum copia suppeditat.

Le mot *cupientibus* manque dans tous les autres textes.

31. (C'est une comparaison entre la verge d'Aaron et le bâton de saint Jean l'Agneau, qui se couvrit soudain de feuillage.)

(1) Je tiens à faire remarquer que les leçons attribuées par M. Koepke à la *Vit. Serv.* sont assez souvent controuvées : sans doute l'éditeur berlinois se sera contenté d'une collation rapide sur le MS. de Liège, qu'il aura fait faire par un autre : il est regrettable que de pareilles inexactitudes déparent le plus beau recueil historique de ce siècle.

Illa legitimi index fuit sacerdotii, haec insperati et dubii; sed divinitus mirabiliter provisi monstratrix exstitit pontificii. Nisi quod illa unius dilationem accepit noctis, haec in momento fructificans procrastinationem nullam habuit. Illa infideles confutavit, haec credentes ad fidem animavit. Illa sacerdotium indeptum conservavit, haec caelitus destinatum ad opus adduxit.

La ligne soulignée est tombée de tous les autres textes.

39. Ut non est credendum aliquem ad salutem venire nisi Deo invitante, sic nec *invitatum* (tous les autres textes *invitum*) quidem salutem suam operari nisi Deo auxiliante.

Anselme 7. Ut lupus in oves *insilit*. (Tous les autres textes *inlisit*.)

14. (Guérison miraculeuse d'un perclus par l'intercession de saint Lambert.)

Nescio timore an pudore rem nulli publicat utiturque adhuc incassum scabellis.

Ce passage paraît avoir été fort tourmenté : le mot *utitur* dans le MS. d'Averbode est le résultat d'une excellente correction faite d'après le texte original; les trois premiers MSS. de la famille A portent : *ut itaque incassum scabellis*; le quatrième, dont le texte a été adopté par M. Koepke, lit : *it itaque in cassum scabellis*, ce qui n'est qu'une conjecture.

15. (Prière à saint Lambert pour l'église de Liège qu'il a fondée.)

Oramus quod enutristi *piis* tuere precibus.

Tous les autres textes portent *plus*.

33. L'évêque Wolbodon.

Præter *artissimam* (tous les autres textes *certissimam*) quâ sub oculis superni inspectoris afflicto corpori imperi-

tabat disciplinam, jejuniorum et vigiliarum impiger executor exstitit.

47. L'évêque Wazon.

Duodecim pauperibus vel peregrinis cotidie coram fratribus reficiendis in refectorio sufficientia alimenta constituit, asserens hoc etiam parum esse, cum traditio sanctorum patrum dimidiam partem vel *tertiam* (tous les autres *etiam*) ecclesiasticarum facultatum pauperibus et peregrinis censeat deberi.

56-57. Il s'agit de Wazon et de la lutte victorieuse qu'il a soutenue contre un envahisseur de biens ecclésiastiques. Après ce récit l'auteur continue :

(Je mets ici en regard les textes.)

Texte d'Averbode.

56. Sic nimirum omnipotentis Dei pietas ecclesiae suae navim ejusmodi tempestatibus vexatam per efficacem prudentis naucleri industriam misericorditer dignatus est ad tempus liberare, *licet iteratâ factione, non tamen ut prius metuendâ, bellum contra imperatorem fuerit retemptatum.*

57. In quo eo quod aliquanto clementius in res ecclesiae nostrae insanitum fuerit bonis viris deferentibus, vir Dei apud imperatorem falsi criminis est accusatus, quod datâ fide Godefrido contra imperatoriam majestatem regnique salutem pactum fecerit.

Il est évident que dans les textes anciens une bévue du copiste, amenée sans doute par la répétition du mot *fuerit* à une ligne de distance, lui aura fait continuer le

Tous les autres textes connus.

Sic nimirum omnipotentis Dei pietas ecclesiae suae navim ejusmodi tempestatibus vexatam, per efficacem prudentis naucleri industriam misericorditer dignatus est ad tempus liberare, *licet in tantâ factione, non tamen ut prius metuendâ, bellum contra imperatorem fuit, bonis viris deferentibus.*

In quo eo quod aliquanto clementius in res ecclesiae nostrae insanitum fuerit, *bonis viris deferentibus*, vir Dei apud imperatorem falsi criminis est accusatus, quod datâ fide Godefrido contra imperatoriam majestatem regnique salutem pactum fecerit.

texte après le second *fuerit* en laissant de côté le mot *retemptatum* et reprendre l'alinéa suivant sans s'apercevoir de l'erreur : quant au changement de *fuerit* en *fuit*, il est facile à expliquer : il suffisait de ne pas remarquer le petit signe abrégatif qui tenait lieu de *er* et qui figurait au-dessus du mot. La supériorité de la leçon *iterata* sur *in tanta* n'a pas même besoin d'être relevée : la phrase est tout à fait inintelligible sans elle. M. Koepke, qui est pourtant fort sobre de notes explicatives, en face de la phrase en question, a cru devoir venir au secours du lecteur, et sous le premier *bonis viris deferentibus*, il écrit en note : *ironice dictum*, mais cette ironie, qui se comprend fort bien au commencement du chapitre 57, serait déplacée et inintelligible à la fin du chapitre 56. J'insiste sur ce point qui est d'une grande importance : en effet, il prouve que tous les manuscrits jusqu'ici connus remontent à une seule et même source, à un seul et même texte qui n'est pas le texte original : les exemples suivants confirmeront cette assertion.

70. Récit de la mort de Wazon. Son ami intime, l'abbé Olbert, se tient près de son lit :

Texte d'Averbode.

Suggestitur ab abbate memorato, ausu illius suae sanctae familiaritatis, ut si quid contra imperatorem, quippe qui ab ipso injuriis saepe lacessitus foret, factis sive verbis vel etiam occultis cogitationibus deliquisset, Deo confiteri non tardaret.

Tous les autres textes connus.

Suggestitur ab abbate memorato, ausu illius suae sanctae familiaritatis, ut si quid aliquando in imperatorem, sive verbis vel etiam occultis cogitationibus deliquisset, Deo confiteri non tardaret.

Je ferai remarquer tout d'abord que les mots *in imperatorem* me se trouvent que dans un seul des quatre ma-

nuscrits de la famille A, ainsi que dans le texte de Chapeville : il y a eu évidemment une ligne sautée dans tous, et le MS. qui porte *in imperatorem* ne donne ici qu'une conjecture inspirée par le sens incontestable de tout le contexte. Au reste, ici encore, il n'est pas nécessaire de démontrer l'excellence de la leçon du texte d'Averbode.

Voici une autre omission, plus considérable au point de vue historique. Anselme raconte que l'évêque Baldéric, en présence de saint Héribert, archevêque de Cologne, dédia l'église de Sainte-Marie et de Saint-Lambert, commencée par son prédécesseur Notger. Le récit continue :

Texte d'Averbode.

Dehinc tertiâ die ecclesia quam vir religiosus Godescalcus majoris ecclesiae præpositus construxerat, ab eisdem episcopis in honore Bartholomaei apostoli est dedicata. Quam memoratus præpositus ex alodiis suis... dotavit.

Tous les autres textes connus.

Dehinc tertiâ die ecclesia quam vir gloriosus Godescalcus majoris ecclesiae præpositus ex alodiis suis... dotavit.

Ici, nouvelle omission, amenée dans les textes antérieurs par la répétition du mot *præpositus* : les copistes ont sauté toute la ligne qui séparait le premier du second. Ils ont donné ainsi une phrase peu grammaticale, et supprimé complètement le nom de l'église en question ; or, est-il admissible qu'un chroniqueur ecclésiastique passe sous silence un détail aussi important pour lui ? J'ajouterai que le texte sur lequel a été fait le remaniement publié par Chapeville devait contenir encore la ligne omise, puisque le nom de l'église Saint-Barthélemy a été conservé dans le remaniement (P. 223).

J'arrive enfin à un passage vraiment capital, non-seule-

ment pour la réputation d'Anselme lui-même, mais pour un fait célèbre dans l'histoire de Liège : c'est le récit de la mort de saint Lambert. On sait que les deux premiers biographes de ce saint, son contemporain Godescalc et l'évêque Étienne (903-920) racontent qu'il tomba victime, comme son prédécesseur saint Théodard, des hommes violents qui pillaient les biens de l'Église : il ne dit pas un mot de la fameuse légende d'Alpaïde que nous trouvons dans les récits de Sigebert de Gembloux et du chanoine Nicolas (xiii^e siècle). Je n'exposerai pas le pour et le contre de cette épineuse controverse : il me suffira de rappeler ici que le plus ancien témoignage invoqué par les partisans de la légende d'Alpaïde était celui de notre Anselme (xi^e siècle). En effet, après avoir donné le récit de Godescalc et d'Étienne, notre auteur (ch. 8) racontait, d'après Réginon, l'autre version, qui faisait de l'évêque de Liège une victime des ressentiments d'Alpaïde et de Dodon. Il ajoutait que, dans son opinion, le biographe antérieur avait passé sous silence cette cause réelle de la mort du saint, *ne, ut fit, eorum incurreret offensam, quorum majores tali notati essent infamia* (1). A cela, les adversaires de la légende faisaient une réponse écrasante : Réginon n'avait rien dit de ce que lui attribuait Anselme, et celui-ci avait commis une véritable *fraude historique* (le mot est

(1) S'il m'est permis de le dire en passant, il ne peut être question ici de Godescalc qui était contemporain des meurtriers, mais non de leurs descendants ; Anselme veut donc parler d'Étienne, qui avait remanié le travail de Godescalc et n'avait pas d'autre prétention que de rajeunir son style un peu fruste. Le détail est précieux, parce qu'il nous fait voir qu'au xi^e siècle Godescalc n'était plus répandu, et qu'il avait fait place à Étienne. Je pourrais établir ce fait par d'autres preuves encore, si c'était opportun ici.

des Bollandistes) en falsifiant son texte et en lui attribuant un récit imaginaire. Qu'on en juge :

Texte d'Anselme.

8. Huic beatissimo viro testimonium perhibet Regino abbas Prumiensis, ita scribens inter cætera in chronicis suis, quæ a primo incarnationis dominicæ anno usque in nongentesimum octavum ejusdem Domini annum extendit. « Tempore, inquit, Vigiliï papæ habita est synodus Aquileiæ contra hereticos, qui beatam Mariam solum hominem, non Deum hominem genuisse affirmabant. In qua synodo catholice institutum est, ut Maria semper Virgo Theodocos diceretur, quia non solum hominem, sed verum Deum et hominem genuit. Eâ tempestate claruit Lambertus Tungrensis ecclesiæ episcopus. Qui dum regiam domum zelo religionis accensus increpasset (*sic habet alterius adhuc scripturæ relatio nobis a prioribus relicta*) (1), rex Pippinus tunc temporis monarchiam regni tenens, sororem memorati Dodonis, legitimæ conjugii paelicem induxerat, et madente diabolo licitos amores illicitis postposuerat. »

Suit toute la légende d'Alpaïde, quoique le nom de la concubine ne soit pas donné; après quoi le chroniqueur continue : « Hanc passionis ejus causam scriptorem vitæ ipsius (il s'agit d'Étienne) ideo tacuisse arbitror, ne, ut fit, eorum incurreret offensam, quorum majores tali notati essent infamiâ. »

(1) Paroles d'Anselme lui-même.

Texte de Reginon.

Hoc tempore synodus Aquileiæ facta, ob imperitiam fidei quantum universale concilium suscipere diffidit. Quæ synodus facta fuerat temporibus Vigiliï papæ contra hereticos, qui beatam Mariam solum hominem genuisse affirmabant, in quâ synodo catholice institutum est, ut Maria semper Virgo Θεοτόκος diceretur, quia non solum hominem, sed vere Deum et hominem genuit. Ea ætate claruit Lambertus Tungrensis ecclesiæ episcopus, qui dum regiam domum zelo religionis accensus increpasset, ab iniquissimo Dodone et aliis viris de palatio missis improvide conclusus, intra domum ecclesiæ in Leodio vico occiditur.

Réginon passe ensuite à d'autres récits.

On le voit : cette simple comparaison suffisait pour faire condamner Anselme comme faussaire historique : il avait indignement tronqué et mutilé une phrase de Reginon, et en avait remplacé la fin, si sobre et si brève, par une longue et fabuleuse interpolation. Pouvait-on encore ajouter foi à un récit dont le principal garant s'était rendu coupable d'un tel mensonge? S'il avait si audacieusement attribué la légende à Reginon, n'était-il pas capable aussi de l'avoir inventée? Et dès lors que devenait-elle?

Toutes ces accusations, toutes ces suppositions tombent devant le texte véritable d'Anselme, que voici :

Huic beatissimo viro testimonium perhibet Regino abbas Prumiensis, ita scribens inter cetera in chronicis suis, quæ a primo incarnationis dominicæ anno usque in nongentesimum octavum ejusdem Domini nostri annum extendit : « Tempore, inquit, Vigiliï papæ habita est synodus Aquileiæ contra hereticos, qui beatam Mariam solum hominem, non Deum et hominem genuisse affirmabant. In qua synodo catholice institutum est, ut Maria semper virgo Theodocos diceretur, quia non solum hominem, sed verum Deum et hominem genuit. Ea tempestate claruit Lambertus Tungrensis ecclesiæ episcopus, qui dum regiam domum zelo religionis accensus increpasset, ab iniquissimo Dodone et aliis viris de palatio missis improvide conclusus intra domum ecclesiæ in Leodio vico occiditur. » Quâ vero de causâ regiam domum increpaverit, sic habet adhuc alterius scripturæ relatio nobis a prioribus relicta. *Le reste est conforme aux textes antérieurs.*

Ce texte victorieux, gâté par les copistes qui, encore une fois, ont par mégarde sauté l'intervalle de deux lignes entre *increpasset* et *increpaverit*, donne lieu à plu-

sieurs observations. 1° Anselme n'a ni tronqué ni interpolé le texte de Réginon : il l'a, au contraire, reproduit avec une fidélité rigoureuse, et l'erreur qu'il fait en plaçant sous le pontificat du pape Vigile le synode d'Aquilée tenu sous le pape Sergius, est très-excusable, vu que la phrase de Réginon était vraiment inintelligible (1). 2° Anselme est tout à fait digne de foi lorsqu'il parle d'un écrit assez antérieur (*scripturae relatio nobis a prioribus relicta*) relatant les causes de la mort de saint Lambert comme font Sigebert de Gembloux et le chanoine Nicolas, et 3° le récit tant attaqué gagne soudain une importance beaucoup plus grande, et mérite plus de créance que les Bollandistes n'ont voulu lui en accorder. Au demeurant, ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une discussion historique qui fera l'objet d'un travail ultérieur.

Par tout ce qui précède, je pense avoir suffisamment montré la valeur du manuscrit d'Averbode et l'intérêt qu'il y aurait à le publier. Peut-être la Commission royale d'histoire jugera-t-elle qu'il lui appartient de se charger de ce travail, et de terminer d'une manière définitive une œuvre que les *Monumenta Germaniae Historica* ont laissée incomplète.

(1) Je prie le lecteur de bien vouloir relire avec attention la première phrase du texte authentique de Réginon que je cite plus haut. S'il ne sait d'avance, par l'histoire ecclésiastique, que le synode d'Aquilée, tenu sous le pape Sergius en 698, ne peut pas être confondu avec le 5^e concile œcuménique, tenu sous le pape Vigile en 553, est-ce qu'il n'interprétera pas, comme Anselme, le texte très-obscur et très-embarrassé de Réginon? Vingt autres s'y seraient trompés de la même manière : il n'est pas permis d'en conclure autre chose contre Anselme, sinon que sa connaissance de l'histoire ecclésiastique était assez défectueuse.